

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

8ème année, No 137—Samedi, 18 décembre 1886
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



ANTOINE ROCHELEAU
DÉPUTÉ NATIONAL DU COMTÉ DE CHAMBLY



P. E. LEBLANC
DÉPUTÉ (CONSERVATEUR) DU COMTÉ DE LAVAL



C. A. E. GAGNON
DÉPUTÉ (LIBÉRAL) DU COMTÉ DE KAMOURASKA

PARLEMENT DE QUÉBEC

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 18 décembre 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Parlement de Québec. — Poésie : Il sera prêtre, par J.-B. Caouette. — Théâtres et amusements. — Du Niger au Soudan Central, par Adolphe Burdo. — Récréations de la famille. — Rébus. — Feuilleton : Jean-Jeudi.

GRAVURES : Parlement de Québec : M. A. Rocheleau ; M. P. E. Leblanc ; M. C. A. E. Gagnon. — Heureuse mère. — Chef nègre demandant l'eau de feu. — Gravure du feuilleton.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	950
2me "	95
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES . . . \$200

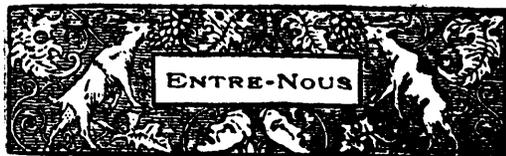
Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

Au dernier tirage mensuel des primes du MONDE ILLUSTRÉ, les principaux lots ont été gagnés par les personnes suivantes :

M. Edouard Jackson, 2, rue Drolet, Montcalm, Québec, \$50.00 ; M. Théophile Larose, 248, rue Mignonne, Montréal, \$25.00 ; M. Oscar Perron, 22, rue Hamel, Saint-Sauveur, Québec, \$15.00 ; M. Stanislas Lafrenière, 176, rue Saint-Henri, ville Saint-Henri, \$5.00 ; Madame George Sicard, 202, rue Saint-Martin, Montréal, \$3.00 ; M. Joseph Lemieux, 60, rue Saint-Antoine, Montréal, \$2.00.

La liste complète des réclamants paraîtra la semaine prochaine.



ENTRE-NOUS

No papery ! Pas de papauté ! !
Voici donc la guerre déclarée, guerre de religion, guerre implacable dont on ne peut prévoir les conséquences, mais qui n'aboutira à rien de bon.

Il ne s'agit pas de politique, mais de nos droits, de notre croyance religieuse et de notre nationalité. C'est Ontario qui a jeté le cri, c'est dans cette province que les fanatiques vont livrer bataille aux catholiques et qu'ils vont se déshonorer pour toujours aux yeux de tous les peuples civilisés.

On a relevé avec soin les maximes adoptées par les Orangistes et publiées dans un manifeste répandu à profusion dans le pays.

Il est bon d'y jeter un coup d'œil pour se convaincre de la gravité de la situation.

J'élague tout ce qui a rapport à la politique, pour ne m'occuper que de ce qui peut entrer dans le cadre du MONDE ILLUSTRÉ.

*** " Il faut abolir la langue française. "

Et le traité de Paris ? messieurs les Orangistes, vous l'oubliez, je crois.

Abolir la langue française, parce que vous êtes trop ignares pour la parler et trop paresseux pour l'apprendre.

Abolir la langue que parle l'aristocratie de tous les pays, que les diplomates emploient à l'exclusion des autres, à cause de sa clarté et de sa richesse, la langue la plus belle du monde.

Vous voulez rire quand vous avez la prétention d'imposer votre ignorance à vos supérieurs en intelligence et en instruction.

" La politique de l'Eglise de temps immémorial est de tout prendre et de ne rien donner, " disent à l'heureux ces étranges illuminés.

Vous oubliez que c'est l'Eglise qui seule a opposé une barrière à la barbarie, nous a protégés et nous a défendus.

Relisez l'histoire, et vous verrez cette vérité éclater à chaque page.

Après Constantin, l'histoire est pleine d'atrocités de la part des empereurs, qui ne méritent plus de porter ce titre ; les dévastations des barbares, des siècles de misère, de persécution, de carnage, de férocité, se succèdent, et, au milieu de ces calamités, l'Eglise seule fait entendre une parole de consolation et apporte son secours là où il y a la misère et les pleurs ; elle seule, *protège, défend, nourrit*, tandis que les autres dépouillent, tuent et détruisent ; elle seule oppose une barrière à la férocité des envahisseurs, et Attila, lion furieux, s'arrête adouci devant saint Léon ; il baisse ses armes avec respect devant un vieillard désarmé, environné seulement par le prestige d'une autorité céleste : cet homme était le souverain pontife.

Feuilletez les histoires de tous les pays, et vous verrez à toutes les époques l'influence bienfaisante de cette Eglise qui toujours défend le faible et protège la propriété.

C'est cette Eglise que vous accusez de tout prendre et de ne rien donner.

*** Le seul nom de Rome met ces fanatiques hors d'eux-mêmes ; ils écumant, ils perdent la raison.

Quoi que vous disiez, Rome sera toujours Rome, et cette ville Eternelle destinée à dominer le monde par les traditions de son passé, par sa grandeur, par ses souvenirs, fut toujours la première ville de l'univers, et elle le sera toujours... parce que encore de nos jours, à une époque où la foi chancelle, il n'y a pas d'homme, ayant un cœur, qui puisse s'abstenir de tressaillir, quand il entend prononcer ce grand nom de Rome !..

Il n'y a que les Orangistes qui ne comprennent pas cela, et cela ne prouve ni en faveur de leur intelligence ni en faveur de leur système d'instruction.

Ils constituent véritablement la race inférieure de l'Empire britannique.

*** Il est inutile de réfuter toutes les insultes que ces gens-là nous jettent à la figure, il suffit de les citer.

Voquez plutôt :

Il faut détruire l'influence catholique en législation et en matière d'éducation.

Les privilèges de l'Eglise catholique dans Québec sont anti-anglais.

Nous demandons tout simplement que l'Eglise catholique soit privée de ses privilèges qui en font un obstacle à la liberté et au progrès.

Les tentacules de l'Eglise s'étendent sur le colon anglais.

L'Eglise catholique élude les lois.

L'Eglise appauvrit Québec.

L'Eglise catholique empoisonne l'esprit des enfants contre les institutions anglaises.

Le prêtre fait un désert et appelle cela la paix.

Balayons toutes les écoles séparées en même temps.

L'Eglise empoisonne les sources de l'éducation populaire.

Je ne cite pas tout, mais ce qui précède suffit pour vous donner une idée de l'incroyable mauvaise foi et du degré d'abjection de nos ennemis.

Nous voici prévenus, et c'est à nous de nous tenir sur nos gardes.

Disons-le cependant, les principes énoncés par le journal ontarien ont soulevé l'indignation de tous les Anglais honnêtes et on ne peut voir en cela que l'expression de la haine d'une fraction ignorante et lâche.

*** Si je me hasarde à parler ainsi, ne croyez pas que j'ai la moindre parcelle de haine dans le cœur, non, je n'ai que du mépris pour ces ennemis de la vérité, du progrès et de la liberté.

J'ai souvent occasion de rencontrer des Anglais, bien nés, de bonne famille, instruits et dignes d'être fières du drapeau britannique.

Ils partagent mes idées, et vont même parfois plus loin que je ne voudrais le faire... par politesse au moins.

C'est ainsi que l'un d'eux me faisait observer dernièrement que nulle part on ne voit de scandales pareils à ceux que l'on constate dans l'aristocratie britannique.

Et il me citait l'affaire épouvantable de révélations immorales du ménage Campbell, le frère du marquis de Lorne qui, lui-même, est gendre de la reine !

Les journaux de Londres, qui se piquent d'être les plus moraux de l'univers, nous racontent tout au long des secrets, des choses, des énormités que des étudiants de dixième année n'oseraient pas se dire à l'oreille.

Toute l'aristocratie d'Angleterre défile devant la Cour et vient étaler ses vices et ses plaies devant le peuple.

C'est à se boucher le nez, parfois.

*** C'est en se comparant que l'on peut s'apprécier.

Tous ces ducs, ces marquis, ces comtes, ces fières baronnes qui viennent rendre témoignage en Cour et côté de leurs valets de chambre et de leurs cuisinières, ont cependant du sang français dans les veines, car l'Angleterre, à tout prendre, n'est qu'une colonie normande, de chez nous, à nous français ; mais ils sont dégénérés et si je pouvais répéter ici, en termes honnêtes, ce qui s'est dit là-bas, en langue de lupanar, vous rougiriez de honte.

Et nous les conquérants d'Albion, les fils des frères des vainqueurs d'Hastings, nous avons conservé pur le vieux sang normand, nous avons même gardé notre race avec tant de soin, qu'elle se propage, se multiplie et repousse au loin la branche pourrie qui s'étirole et tend à disparaître malgré les croisements et les appoints étrangers.

Ceci est indéniable et cependant voici des gens qui, chez nous, veulent nous faire disparaître, nous annihiler, nous, leurs supérieurs, sous tous les rapports.

Il y aurait de quoi se fâcher, si la chose n'était par trop ridicule.

Si, au moins, ils étaient adroits !

*** Jean-Baptiste, voyez-vous, messieurs les orangistes, est le meilleur garçon du monde, il veut vivre en paix avec tous ceux qui l'entourent, labourer son champ, couper son blé, arracher ses patates et élever sa nombreuse, très nombreuse famille, à sa manière... qui est la bonne.

Jean-Baptiste veut aller à la messe, se confesser et communier quand cela lui plaît et parce que cela lui plaît.

Est-ce vous qui allez l'en empêcher ?

Franchement—autant vous le dire tout de suite—si vous croyez cela, vous vous mettez le doigt dans l'œil jusqu'au coude.

*** Ah ! vous voulez faire disparaître l'Eglise ?

Vous êtes des farceurs, et vous me rappelez une excellente caricature que j'ai vu, il y a quelque dix ans, dans un journal anglais, un journal de chez vous.

Voici le sujet choisi par le dessinateur, Cruichank, si je me souviens bien.

Bismarck a attaché un grand câble au clocher d'une église, et tire de toutes ses forces.

—Hallo ! Bis.. dit le diable qui passe, que fais tu donc là ?

—Tu le vois bien, répondit le chancelier de fer, j'essaie de démolir l'Eglise Romaine.

—Ah ! mon pauvre vieux, tu t'épuises inutilement, riposte Satan, il y a plus de dix-huit cents que j'essaie, et je n'ai jamais pu réussir.

Eh bien, messieurs les Orangistes, c'est votre cas, et si forts que vous soyez, vous n'êtes pas encore aussi forts que le diable, quoique vous lui ressembliez beaucoup.

*** Puisque j'en ai aujourd'hui contre les Orangistes, je vais tout dire.

En voici un qui prétend que nous devrions dormir la tête en bas et les pieds en l'air.

C'est aussi fort que de vouloir supprimer l'Eglise.

Le docteur J. Meuli Helty Buchs, (quel nom !) dit que rien n'est plus facile.

On supprime graduellement une oreiller, dit-il, puis un autre, puis le traversin. L'habitude une fois prise, on relève graduellement l'extrémité du lit correspondant aux pieds, de façon que ceux-ci soient de huit pouces environ en contre haut de la

tête. Cette façon de dormir a pour avantages de faciliter la circulation et de permettre une meilleure irrigation, c'est-à-dire, une meilleure nutrition et une réfection plus complète des centres nerveux.

Ce n'est pas plus difficile que cela. Et moi qui croyais qu'une pareille position était complètement anormale et pouvait amener une congestion!

Au fait, il y a des gens qui prétendent que la crasse conserve la santé.

* * * On parle toujours du mesmerisme.

Dernièrement on plaisantait un jeune journaliste au sujet de l'influence qu'avait eue sur lui le professeur Reynolds.

—Tout cela est relatif, dit-il, si j'ai pu être magnétisé par le professeur, il est très possible que moi-même je puisse exercer une influence sur vous. Et, tenez je n'ai qu'un mot à vous dire, pour vous faire lever tous les trois et vous forcer à me suivre où je voudrai aller.

—Voyons cela, dit l'un des auditeurs, je vous en défie bien.

—Tenez vous bien ! je lâche le mot..... Venez prendre l'absinthe !

Le résultat donna raison au journaliste, car les trois amis magnétisés par les mots magiques, se levèrent comme un seul homme et le suivirent jusqu'à l'hôtel du coin...

L'opération terminée, l'un des amis s'adresse au magnétiseur :

—Recommencez donc l'expérience ?

—Pas moyen, je n'ai plus de fluide !!!

Leon Ledoux

PARLEMENT DE QUÉBEC

ANTOINE ROCHELEAU

Le nouveau député du comté de Chambly est un cultivateur instruit, qui s'est acquis une fortune considérable.

Né le 4 octobre 1837, dans la paroisse de Chambly, son père était feu Antoine Rocheleau, cultivateur et marchand, de la paroisse de Chambly; sa mère, dame Françoise Blais, encore vivante.

Marié à M^{lle} Onézime Sainte-Marie, de Saint-Hubert, M. Rocheleau s'est établi dans cette paroisse lors de son mariage et y a toujours résidé.

Père de sept enfants, M. Rocheleau s'est toujours mêlé aux affaires municipales et politiques du comté de Chambly. En politique a toujours été un franc libéral. Lors de l'organisation dans l'automne de 1885, du comité national dans le comté de Chambly, M. Rocheleau fut choisi comme premier vice-président.

Lors de la convention nationale, pour choisir un candidat pour faire la lutte au Dr Martel, l'ex-député du comté, la popularité justement méritée de M. Rocheleau le désigna de suite comme étant le national le plus en position de gagner le comté. M. Rocheleau n'avait pas sollicité cette nomination et ce n'est qu'à force d'insistance auprès de lui, qu'il se décida à entrer dans la politique active. M. Rocheleau est un homme d'affaires remarquables, d'un jugement sain, et dont les capacités sont appréciées par presque tous ceux qui ont eu dans le comté de Chambly ou dans les comtés voisins des difficultés avec les compagnies de chemin de fer, à propos des évaluations des terrains expropriés. Les cultivateurs ont toujours trouvé chez lui un défenseur habile et intelligent. M. Rocheleau est aussi souvent employé par le Crédit-Foncier-Franco-Canadien, comme évaluateur à la campagne.

La classe agricole a dans M. Rocheleau un représentant qui lui fait honneur et nul doute que lorsqu'il s'agira de défendre les intérêts de cette classe dans l'assemblée législative, il le fera avec succès.

PIERRE EVARISTE LEBLANC

Né le 10 août 1854, à Saint-Martin, comté La-val, de Joseph Leblanc et Adèle Bélanger.

A fait ses études à l'Académie de Saint-Martin,

l'Ecole Normale Jacques-Cartier et à l'Université McGill.

Prix du prince de Galles à l'école Normale.

Reçu avocat, 11 juillet 1879, a subi 4 élections :

Première en 1882, en remplacement de l'honorable L. O. Loranger (nommé juge), élu contre son concurrent M. Bastien, par 208 voix de majorité, cette élection fut annulée, et à une deuxième en 1883, il fut battu par le Dr Gaboury, par 43 voix de majorité. Il s'en suivit une nouvelle contestation qui amena une nouvelle victoire en 1884 par une majorité de 107 voix.

Réélu en 1886, par 76 voix de majorité, contre M. Benoit Bastien.

M. Leblanc est et a toujours été conservateur.

Marié en 1886, avec M^{lle} Hermine Joséphine Beaudry, fille de feu Théodore Beaudry et de madame Catherine Vallée.

CHARLES A. E. GAGNON

Fils de Antoine Gagnon, marchand, de la Rivière-Ouelle, et de feu Julie Adèle Pelletier, sœur de l'ex-ministre de l'agriculture, sous le gouvernement MacKenzie.

La famille Gagnon est originaire de la Vendée, France, et c'est une des plus anciennes du Canada, puisqu'on en retrouve la souche en 1633.

M. C. A. E. Gagnon est né à la Rivière-Ouelle, le 4 décembre 1841. A fait ses études au Collège Sainte-Anne. Marié en 1870, avec M^{lle} Marie Malvina, troisième fille de M. François Gagnon, cultivateur de la Rivière-Ouelle.

M. Gagnon a été successivement évaluateur du chemin de fer intercolonial, secrétaire de la municipalité de la Rivière-Ouelle, secrétaire de la commission des Ecoles catholiques, trésorier de la Fabrique, etc, etc.

Elu en 1878, et réélu en 1882 et en 1886.

Franc libéral et libre échangiste.

M. Gagnon est un de nos meilleurs politiciens, c'est un *debater* de premier ordre, qui a un brillant avenir.

C'est M. Gagnon qui connaît le mieux la procédure parlementaire.

II. SERA PRÊTRE !

A UNE MÈRE

" Le prêtre est un pont jeté entre le ciel et la terre. Le jour où il n'y aurait plus de prêtres, le monde s'abîmerait dans une immense ruine."

C'était un beau mat n. Les cloches de l'église Mélaient joyeusement aux accords de la brise Leurs sons harmonieux ;

Le peuple, agenouillé dans notre basilique, Adressait en son cœur une douce supplique Au Monarque des cieux.

A l'autel se tenaient douze jeunes lévites, Venus pour dire au monde, aux plaisirs illicites Un éternel adieu ;

Leurs lèvres murmurèrent d'ineffables prières, Et des larmes d'amour nageaient sous leurs paupières, Quand ils firent leur vœu.

* * *

Que c'est donc merveilleux cette cérémonie ! Quel cachet de grandeur, de sainte poésie Ne contient-elle pas ?

Et ces fils d'Adam, nés comme nous dans les larmes, Livreront à Satan et ses compagnons d'armes De terribles combats !

Ils ont entre les mains une grande puissance ; Dans l'âme du pêcheur qui regrette l'offense Ils font luire l'espoir ;

Ils ouvrent au mourant les portes éternelles, Où de blonds chérubins aux éclatantes ailes Viennent le recevoir.

* * *

Quelle langue pourrait, ô noble et digne femme ! Exprimer le bonheur dont fut pleine votre âme Au "vœu" de votre enfant !

Ah ! vous étiez heureuse au delà de tout rêve, Car l'évêque sacrat, ô pauvre fille d'Eve, Le sang de votre sang !

Oui, vous étiez heureuse, ô bonne et tendre mère, Plus que si des honneurs la couronne éphémère Eût ceint ce front aimé ;

Heureuse jusqu'au point de croire que Dieu même N'avait jamais offert de plus beau diadème En son ciel embaumé !

Oh ! réjouissez-vous, naïve et sainte femme !

Exaltez cet enfant que l'Eglise proclame

Un dévoué pasteur ; Contemplez son regard où la pureté brille, Son front calme et serein où la grâce scintille, Ses traits pleins de douceur !

* * *

Vous l'aimiez !... cependant lorsqu'il vous fit connaître

Que le ciel l'appelait à devenir un prêtre, L'ami des malheureux, Alors vous avez dit, avec le saint prophète : " Que votre volonté, verbe divin, soit faite Ici-bas comme aux cieux ! "

Il sera prêtre ! Ainsi d'emblée il abandonne

Les passagers plaisirs auxquels l'homme s'adonne, Et qui font son malheur ; Il quitte sans regret, amis, parents, richesses ; Son cœur—brûlant foyer des pures allégresses— Bat d'une vive ardeur !

Ces mains, que vous pressiez jadis avec tendresse, Toucheront désormais, durant la sainte messe, Le corps, le sang de Dieu ; Ces pieds qu'avec amour vous baisiez dans les langes, Serviront à porter l'auguste pain des anges Aux mortels, en tout lieu.

* * *

Femme, vous n'aurez pas l'orgueil d'être grand'mère ;

Mais votre fils unique aura, sur cette terre, Une postérité : Elle renfermera le grand, le prolétaire ; Le vieillard et l'enfant le nommeront " mon Père, " Avec noble fierté.

Il sera prêtre ! Aussi que de brebis errantes

Reprendront sous ses soins, heureuses, repentantes, La route du bercail ; Et que de malheureux, instruits par sa parole, A son exemple, iront, de l'Equateur au Pôle, Livrer la guerre au mal !

Nouveau Vincent de Paul, cet homme charitable

Pressera sur son sein le pauvre misérable, Abandonné de tous ; Il lui prodiguera les plus grandes tendresses, Et ce pauvre, touché, contera ses faiblesses En tombant à genoux !

Puis, lorsque les impies, le cœur chargé de rage,

Maudiront, saliront de leur ignoble bave L'apôtre du Seigneur, Alors cet homme saint sentira dans son âme Un amour plus ardent, une plus vive flamme Pour le faible pêcheur.....

* * *

Il est consacré prêtre ! Et vous, sa bonne mère,

Vous goûtez ardemment sa parole sincère, Pleine d'émotion. Vous assistez, émue, à la première messe ; De ce fils qui vous donne—ô sublime caresse !— Sa bénédiction.....

Femme, allez maintenant à vos œuvres pieuses ;

Et lorsque sonneront les heures malheureuses, Pensez à votre enfant. Pensez aux doux bienfaits qu'il sème sur la terre : Ce souvenir sera le baume salutaire A votre cœur souffrant !

Québec, 1886;

J. B. CAQUETTA.

AMUSEMENTS

THÉÂTRE ROYAL

L'engagement de la troupe de Neil Burgess, par les propriétaires du Royal, a causé une agréable surprise à tous les amateurs de théâtre.

Vim qui y est joué est la plus grande production d'esprit burlesque qui ait jamais été donnée à Montréal, et les représentations de cette semaine sont certainement la close de la saison.

Neil Burgess dans *Mrs. Puffy*, crée sensation tous les soirs et est rappelé à chaque acte.

Que tout le monde s'empresse d'aller l'entendre.

Jadis le peuple était croyant, et dans sa foi il puisait la force de vaincre ses passions ; dans l'espérance des biens éternels, il savait se contenter du fruit de son labeur quotidien. Aujourd'hui, sous le flot montant des feuilles immondes, remplies de blasphèmes et de scandales, il n'aspire plus qu'à l'argent et aux jouissances d'en bas. Des attentats inouis, révoltants, semblables à ceux qui attirèrent sur les villes de la vallée du Jourdain le déluge du feu qui les engloutit sous un lac de bitume, se commettent à Paris, en plein jour, et si quelques journaux s'en affligent et les déplorent, il y en a qui osent en rire ! Arrivé tout en bas, l'homme n'a plus que le mépris, le sarcasme. C'est le rire de Satan.



HEUREUSE MÈRE !

VOYAGE DANS L'AFRIQUE EQUATORIALE

DU NIGER AU SOUDAN CENTRAL

VII

Sur le Bénoué.—Imaha.—Une contrée déserte.—Le camp du roi Kpanaki.—Une imposante armée.—Réception solennelle.—La conférence.—Paix ou guerre.—Alerte !

(Suite)

MON père, interrompit Kpanaki, mon père était un grand roi, mais c'était aussi un vaillant guerrier : ses huttes étaient tapissées de trois cents chevelures conquises sur des chefs ennemis.

—Le roi ton père, continua l'évêque, manifesta le désir de voir s'implanter parmi ses sujets la civilisation de l'Europe, la religion chrétienne et le commerce ; il me fit promettre de venir un jour fonder à Imaha une mission et une école. Bien des années se sont écoulées sans qu'il m'ait été possible d'exécuter ma parole. Mais je ne l'ai point oubliée, et me voici.

—Ce que mon père a fait, reprit le roi, je le ferai ; ce que tu lui as promis se doit exécuter. Parle, je t'écoute.

—Je suis venu dans ta capitale, dit l'évêque, avec ces hommes blancs qui arrivent de pays lointains ; nous avons trouvé ta capitale déserte ; tu étais parti, emmenant ton peuple avec toi, afin de porter dans ces malheureuses contrées le fléau de la guerre.

—Penses-tu que j'ai tort ? exclama le roi. Penses-tu que je n'aimerais pas mieux vivre en paix dans ma capitale que parmi les bêtes de ces forêts ?

—Je ne sais si tu as tort ou raison, répondit l'évêque, mais voici, ô roi, ce que j'ai à te dire : le vrai Dieu que je te veux faire connaître, interdit la guerre. Dans ce livre sacré que voilà, il nous commande de vivre en paix avec nos semblables, de nous aimer les uns les autres. Ainsi ce que j'exige, avant de bâtir dans ta capitale une maison de Dieu, c'est que tu fasses régner la paix dans tes Etats.

—Mais Allah et Tshuku, interrompit le roi, ne défendent point la guerre.

L'évêque lui fit comprendre alors que la paix seule pouvait assurer la prospérité de ses Etats, et la sécurité des blancs qui y viendraient. J'ajoutai moi-même des considérations d'un ordre plus matériel, pour lui prouver que nous ne pouvions songer à nous établir chez lui, à y appeler nos frères, à y installer le trafic, alors que régnaient aux alentours le carnage et la guerre.

—Si véritablement tu souhaites commencer avec nous, lui dis-je, eh bien, commence par mettre un terme à ces luttes incessantes.

—Je ne le puis.

—Tu es le maître !

—Mon père eût fait la guerre comme moi.

—Il nous eût écoutés.

—Impossible ! il me faut d'abord exterminer mes ennemis.

—Alors, nous nous en irons ailleurs, adieu, roi Kpanaki.

—Et, continua l'évêque, du fond de sa tombe, ton père apprendra que son fils a rendu impossible l'accomplissement de ma promesse.

—Attendez encore, hommes blancs, fit le roi.

Je veux assembler mon conseil, et lui proposer de faire la paix.

J'observais attentivement la physionomie des chefs groupés autour du roi, et, un instant, il me parut qu'eux aussi ils opinèrent pour la fin des hostilités. Déjà j'augurais bien de nos négociations, quand une grande clameur s'éleva dans le camp.

C'étaient des cris, des ébrouements de chevaux, tout le fracas d'une attaque.

—Etions nous trahis ? cernés ? Les naturels avaient-ils, en notre absence, attaqué et pillé le *Henry Venn* ? Cette pensée me traversa l'esprit comme un éclair, tandis que jetant les yeux autour de moi, je constatai que la porte qui s'ouvrait derrière nous était barrée par une triple rangée de guerriers.

VIII

M'Dako.—C'est la guerre !—Mes adieux à l'évêque du Niger.—Seul !—Les précurseurs du Mahdi.—Religion et mœurs du Soudan central.—Au pays des Akpotos.

J'avais mes revolvers ; Ben-Ali avait ma cara-

hommes blancs, et s'il vous croit Anglais, surtout, il vous fera périr.

Tout en me tenant en garde contre une trahison, je me rassis, curieux de voir ce qu'allait faire ce terrible homme dont la destinée devait faire plus tard un des plus farouches lieutenants du Mahdi.

M'Dako s'était penché à l'oreille du roi, et bientôt s'engagea une conversation animée, à laquelle l'amiral et le chef des troupes prirent seuls part.

Le roi paraissait radieux. Enfin, s'adressant à nous :

—Hommes blancs, s'écria-t-il, ne me parlez plus de paix, elle est impossible. Avant toutes choses, je veux combattre et vaincre mes ennemis. N'essayez pas de pénétrer plus avant dans ce pays, car vous y trouveriez la mort.

Là-dessus il se leva, et l'assistance fit comme lui, tandis que M'Dako laissa tomber sur nous un regard d'orgueilleux triomphe.

Pendant, l'amiral s'est rapproché de nous et, parlant à Ben-Ali :

—Fuyez vite, nous dit-il ; M'Dako apporte à Kpanaki l'alliance du roi de Bida, et lui amène deux cents cavaliers armés qui l'aideront à faire une grande razzia, dont ils partageront les profits. Il craint que vous ne vous y opposiez, et médite peut-être votre perte. Croyez-moi, fuyez au plus vite.

En effet, depuis qu'ils avaient entendu les dernières paroles du roi, les guerriers qui nous entouraient, les musulmans surtout, avaient pris une allure presque agressive ; au dehors s'élevaient de grandes clameurs, et de tous côtés les armes nues brillaient.

Je m'acheminai résolument vers la sortie, frayant à mes compagnons un passage au milieu de la foule qui, pour se précipiter sur nous, semblait n'attendre qu'un signal.

Arrivés au rivage, nous y fûmes rejoints par l'amiral, qui nous fit en hâte monter en pirogue, tout en confirmant son dire :

—Je suis ennemi de M'Dako, ajouta-t-il ; mais je suis contraint de lui obéir, car le roi est fier d'une alliance qui lui assure le succès dans la lutte qu'il a entreprise. Voyez plutôt...

Et de la main il nous montrait le camp où régnaient une prodigieuse animation. C'était un formidable grouillement d'hommes parqués suivant leurs nationalités diverses : ici le cannibale au regard fauve, honteux, aux membres grêles, à la tête pointue et scalpée en festons ; plus loin les robustes Haoussas, vaillants cavaliers,

vêtus d'un long bou-bou blanc et d'un turban de même couleur ; puis une foule de grands et beaux nègres venus de Rabba, de Lokodja, du Niger, tous armés d'arcs, de lances, de javelines, de fusils à silex et de sabres. Les konkos sonnaient avec frénésie, les tams-tams faisaient rage, tout annonçait la levée du camp, et le roi Kpanaki, vêtu d'une robe écarlate, montait à cheval, ayant à ses côtés M'Dako.

Sur le rivage, femmes et enfants couraient effarés, entassant pêle-mêle leurs effets dans les canots, et s'apprétaient à y entrer eux-mêmes, afin de s'abriter sur le fleuve, pendant que l'armée s'en irait détruire Amara et en capturer les habitants, qui seraient ensuite vendus aux trafiquants d'esclaves.

L'évêque Crowther devait rétrograder jusqu'au confluent pour se rendre de là à Bida, sur la rivière Lafun. Il ma fallut donc le quitter ; mais auparavant, voulant me laisser un souvenir et un témoi-



Chef nègre demandant de l'eau de feu.

bine : c'en était assez pour nous frayer une route, le cas échéant, à travers cette haie de lances ; j'étais près de bondir vers l'issue de la salle, avec mes compagnons, lorsque la natte étendue derrière le roi, se souleva brusquement, et un nouveau personnage apparut.

C'était un guerrier nègre musulman, un Soudanien pur sang, de haute et belle stature, mais au visage dur et cruel. Par l'échancrure de la natte qui lui livra accès, nous pûmes voir au dehors une brillante escorte de cavaliers armés ; c'est leur arrivée qui avait mis le camp en émoi.

En l'apercevant, Ben-Ali s'écria :

—M'Dako ! Malheur ! fuyez, maître !

—Qu'est-ce ? lui dis-je.

—Ce guerrier, c'est M'Dako, la terreur de ces contrées, M'Dako, le fameux capitaine du roi de Bida, le ministre du prophète du Soudan. Sa présence ici ne pronostique rien de bon. Il hait les

gnage de notre rencontre, il me remit une lettre, écrite de sa main et adressée au roi des Belges, président de l'Association internationale africaine qui, en ce temps-là, était encore une œuvre absolument humanitaire ; dans cette lettre, il retraçait les efforts et les travaux que j'avais tentés dans cette partie de l'Afrique inconnue.

Alors, je lui fis mes adieux et je me séparai de lui.

J'étais donc encore une fois livré à mes seules forces. Heureusement, j'avais un guide fidèle, sur qui je pouvais sérieusement compter : Ben-Ali s'était engagé à me suivre n'importe où : c'était un précieux interprète ; outre le haoussa, il comprenait et parlait différents dialectes des tribus riveraines du Bénoué, le mitshi, le doma, qui non seulement ne ressemblent en rien au langage des Filanis, mais différent essentiellement les uns des autres.

J'étais, du reste, décidé à poursuivre ma route jusqu'à épuisement de mes dernières ressources.

ADOLPHE BURDO.

(A suivre)

Présents de Noël et du jour de l'An

1693, NOTRE-DAME



MAGASIN DE 10 Cts

CE GARÇON

Ayant entendu parler de l'extraordinaire MAGASIN DE 10cts No 1693, rue Notre-Dame, près de l'église paroissiale, a empoigné le premier courrier venu et, portant notre annonce comme drapeau, il accourt faire l'achat de ses présents du

JOUR DE L'AN

sans regarder à sa vie que menace sa course furibonde. Ce magasin est rempli de jouets nouveaux et d'articles de fantaisie, le plus grand choix offert en Canada, et dans les prix les plus bas.

Prix : 5c, 10c, 25c, 50c, 75c et \$1, en montant

Cadeaux de Noël

In-Re of Charles Starnes & Cie., Faillis

Nous conseillons à ceux qui ont des achats à faire de venir à nos magasins voir l'exposition de nos riches et beaux articles Français et Allemands, achetés au montant de \$3,000.

Ces marchandises ont été mis en entrepôt, en vue d'une augmentation de fonds et vendus à l'enchère à 37 cents dans la piastre.

N. HAMILTON & CIE.

1688 ET 1690, NOTRE-DAME

—ET—

1348, RUE STE-CATHERINE

CARTES DE NOEL ET DU JOUR DE L'AN ANGLAISES ET FRANCAISES

Le plus grand et le meilleur assortiment de cette ville. Albums, "Scrap Books," Traîneaux, Traînes Sauvages, Papiers à Fruits et Corbeilles pour Cartes, Vinaigriers et Mari-nadiers en argent.

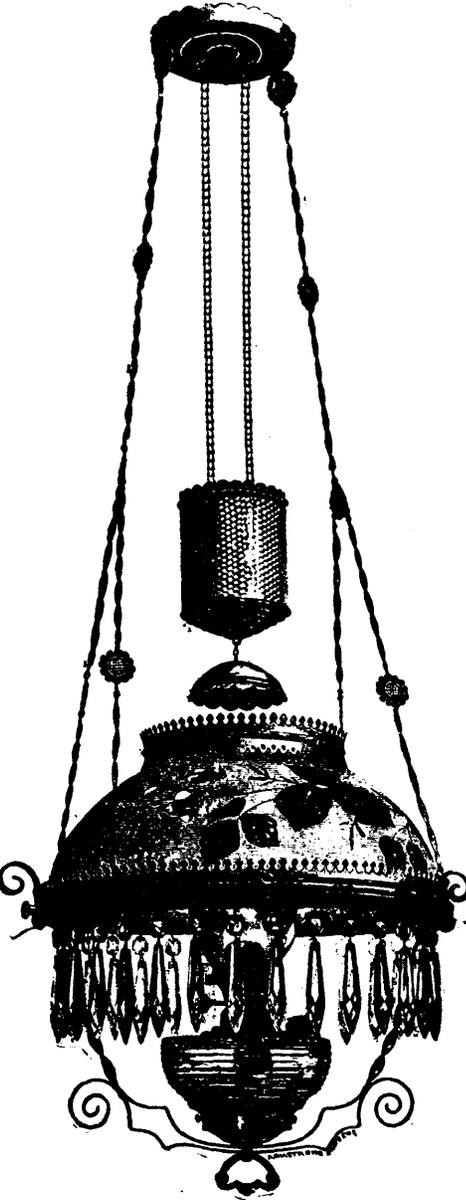
Jouets de tous genres à des prix très bas. Venez et examinez notre stock.

JAMES MURRAY & CIE.,

636, rue Ste-Catherine, coin de la rue Jacques-Cartier

X

EXTRA ET A 88 PENDANTS 88



AVANTAGE EXTRAORDINAIRE

POUR LES

FETES SEULEMENT !

COMPLET A \$5.00

Willey's China Hall

1801-RUE NOTRE-DAME-1801

X

X

GRANDE EXPOSITION

POUR LES FETES DE

Marchandises Françaises !

RECUES CETTE SEMAINE :

- Vase de Bohème,
- Statuettes en biscuit français.
- Articles de Hongrie.
- Glace bisautées avec cadres.
- Pluche brodée à la main.
- Candélabres nouveaux.
- Etc., etc., etc.

La maison A. Simard expose en ce moment dans ses vitrines, une statuette de Chs des Champs de Bois Hébert, gouverneur d'Acadie, sculptée par son neveu. Cette statuette est d'un travail supérieur et fait grand honneur à l'artiste.

Maison A. Simard

1662, RUE NOTRE-DAME

X

AUX FAMILLES

Nous appelons l'attention particulière des familles sur la REDUCTION SPECIALE dans les

ETOFFES A ROBES

— ET LES —

LAINAGES

Que fait en ce moment la maison PERREAULT. Le public ne devrait pas manquer de visiter cet établissement avant de faire ses achats, car les avantages qu'on y offre sont vraiment extraordinaires, et cette réduction de prix est faite en vue de diminuer son stock.

L. M. PERREAULT,

225, RUE ST-LAURENT

CHAPEAUX !



Demandez à voir l'assortiment considérable de

LAINAGES,

Tels que Châles de choix, Capelines élégantes et articles de tous genres.

Manchons en peluches tous nouveaux faits sur commande. Etoffes à robes, la fureur du jour à New-York et très appréciées à Montréal.

Les femmes élégantes sont surtout priées de visiter nos salons.

MANTEAUX

Ventes extraordinaires de manteaux, tous les jours. Choix et prix exceptionnels. Venez les visiter, et vous vous en retournerez convaincus des véritables avantages offerts en vue de la réduction de NOTRE STOCK

POUR LA FIN DE SAISON

Nous sommes obligés de sacrifier certaines marchandises de modes, vu que cette saison tire à sa fin, et tous nos prix ont été spécialement réduits afin de diminuer notre stock.

Nous invitons les DAMES de ne pas manquer cette belle occasion de faire des achats exceptionnels, surtout en fait de

MANTEAUX, MANCHONS, CHAPEAUX, LAINAGES ETC., ETC.

Mlle J. CHAMPAGNE,

752, RUE STE-CATHERINE

Grande Exposition

Nous avons le plaisir d'annoncer l'ouverture pour cette semaine d'une

SALLE D'ETALAGE

D'Articles de Fantaisie,

CHEZ

Mme BRAZIER,

127, ST-LAURENT

Cette salle a été ouverte pour l'exposition convenable d'ouvrage de tous genres et d'objets de fantaisie, confectionnés et importés en vue des fêtes. Plusieurs caisses de marchandises de haut goût reçues de New-York et exposées à l'étalage spécial pour les fêtes.

Cartes de Noël et du jour de l'An



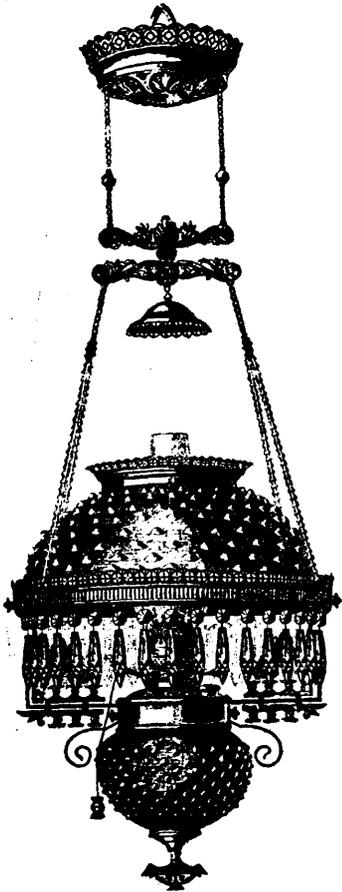
L'amélioration notable que les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ont remarquée depuis quelque temps dans nos gravures, est due au nouveau système que nous employons, le "Gillotage" sur zinc perfectionné.

A ce propos, nous donnons avis aux intéressés que l'administration du MONDE ILLUSTRÉ ne se refusera pas à rendre ses clichés de gravures à d'excellentes conditions.

PRESENTS POUR LES FETES

Nouvelles lampes de table.
Porte-bijou tout nouveau.
Cabaret en cuivre battu.
Élégant fruitier plaqué.
Belle lampes à pendants.
Nouveau service à l'œuf.
Lampes en cuivre à suspensoire.
Un beau huillier, etc., etc.

A réduction sans pareille



Prix spéciaux d'ici aux Fêtes dans la

Porcelaine fine,
L'Argentierie.
La Faïence.
La Coutellerie.
La Verrerie

Et mille et un objet de fantaisie des plus présentables comme

Cadeaux des Fêtes du Nouvel An

Pour Services à Thé, à Dîner et Chambre, venez voir nos prix.

L. DENEAU
2023, rue Notre-Dame

RIEN N'égale

—LE—
SIROP

—DE—
GOMME
D'épinette Rouge

—DE—
GRAY

POUR TOUTES LES AFFECTIONS DES POUMONS.

A BAS LES CHAPEAUX

La saison des chapeaux de feutre tirant à sa fin, nous avons fait une réduction considérable sur tous nos chapeaux, et nous ne craignons pas de dire que les avantages que nous offrons actuellement

ECLIPSENT

toutes les ventes à sacrifices faites jusqu'à présents par les maisons les plus considérables de cette ville.

CHAPEAUX A 25 CENTS

Présents de Noël et du jour de l'An

Quantités de marchandises de Fantaisies offrent à prix réduits. Etoffes à Robes de la plus haute nouveauté, dans des prix exceptionnels.

REDUCTION SUR TOUTE LA LIGNE

GAGNON & TOUSIGNANT,

COIN DES RUES STE-CATHERINE ET ST-LAURENT

A. BYARELLE,

41, Cote St-Lambert, Montréal

TOUTES SORTES DE

CHAUSSURES

Pour hommes, femmes et enfants, faites sur commande et réparées avec soin et promptitude.

CREMERIE

M. Giard a l'honneur de solliciter le patronage du public, pour son commerce, et rappelle à ses nombreux clients de sa crèmerie de Saint-Antoine de Richelieu qu'il est encore prêt à recevoir toute commande qu'on voudra bien lui confier.

Beurre des crèmeries et des cultivateurs, fromage à la crème, œufs frais, reçus tous les jours, pois et fèves.

J. A. GIARD,

36, RUE BONSECOURS, MONTRÉAL.

MAGASIN DE L'UNION,

No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'à \$3.00.
PULL OVER faits sur commandes à 24 heures d'avis.
CAZENEUVE ARCHAMBAULT, Gérant.

OBJETS D'ART

Les personnes désireuses de s'installer convenablement et richement ne sauraient mieux faire que d'aller visiter la

MAISON A. SIMARD

qui possède sans contredit le plus beau stock de Gravures, toiles, Peintures, cadres, Miroirs, moulures, Objets de fantaisie, Articles de Paris, Corbeilles en Sèvres

Pour cadeaux de noces et du jour de l'An

Les images chromo-lithographiques et sur acier, de cette maison, sont considérées comme des objets d'art, et nous ne saurions trop encourager les amateurs de les aller visiter. Son exposition de tableau est une des plus riches du Dominion, et les cadres et moulures fabriqués par cette maison sont supérieures à tout ce que nous avons vu jusqu'à aujourd'hui, et sont vendus à des prix défilant toute concurrence.

La maison A. SIMARD s'occupe de redorer de tous genres, et garantit chaque commande, laquelle est toujours exécutée promptement et soigneusement.

Une visite à cette maison, No 1662, rue Notre-Dame, convaincra l'acheteur des avantages offerts.



Si vous avez besoin de Pipes ou Cannes,

ALLEZ CHEZ

A. NATHAN,

71, ST-LAURENT ET 1916 NOTRE-DAME

150 grosses de Pipes en Bruyères, avec ambres, depuis 10 cts ; 10,000 cannes, depuis 5 cents. Aussi un assortiment complet d'objets de tabacolistes. En gros et en détail. Venez immédiatement profiter du bon marché.

Chester's Cure!

Pour la Toux Rhumes
L'Asthme Bronchites Catarrhe
Enrouements Etc, etc.

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la maille sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,

461, rue Lagacochetière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00
petite boîte..... 50

HENRY SCHMITH,

168, RUE SAINT-DENIS

Confection de CHEMISES par un tailleur pratique

Chemises de tous genres à ordre, bon ouvrage, satisfaction garantie. Conditions modérées.

HORACE PEPIN, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

61, RUE ST-GABRIEL,

Entre les rues Notre-Dame et St-Jacques

MONTRÉAL

FRANCEUR & STE-MARIE

Fabricants et Importateurs de

CHAPEAUX ET FOURRURES

601, RUE SAINTE-CATHERINE

2me porte Est de la rue Amherst

SPÉCIALITÉ : FOURRURES FINES

ROBES ET MANTEAUX

Mlle C Lemieux, ci-devant du Grand Syndicat, désire informer sa nombreuse clientèle, et le public, qu'elle se chargera de la confection de manteaux et de robes à la plus grande satisfaction et à des prix relativement bas. Confection supérieure, coupe de haut goût.

Mlle C. LEMIEUX

818, rue Sainte-Catherine, Montréal

ARCAND FRERES

Informent respectueusement leurs clients, et le public, que leurs achats d'automne sont complétés, et que chaque département est assorti de manière à satisfaire les plus difficiles. Leurs prix sont à la portée de toutes les bourses, et l'ancienneté de leur maison est une garantie que pleine et entière satisfaction est toujours donnée à l'acheteur. La clientèle trouvera surtout les plus grands avantages, dans l'achat des manteaux de Dames et habillements pour Messieurs, spécialités de cette maison.

111, RUE ST-LAURENT,

MONTRÉAL

Nous attirons spécialement l'attention du public sur la

PHARMACIE EDMOND LEONARD,

et nous avons que nous ne saurions trop la recommander, surtout aux familles dont les besoins multiples nécessitent des prix bas. Cette pharmacie possède un assortiment de plus variés d'objets pharmaceutiques, et ses articles de toilette, tels que brosses, peignes, savons, parfums, poudre et eaux dentifrices, etc, sont à la portée de toutes les bourses. Une visite d'ailleurs au

No 1615, RUE NOTRE-DAME,

convaincra l'acheteur des avantages qu'on y trouve.

VETEMENTS D'AUTOMNE!

Nous voulons rappeler à nos clients et amis, que le temps froid va bientôt se faire sentir, et qu'il est nécessaire d'être préparés au changement. Evitez la presse en donnant de bonne heure vos vêtements à laver ou à teindre. Toutes étoffes légères ou fanées paraissent chaudes et confortables lorsqu'elles sont teintées en une bonne couleur foncée. Effets en tous genres pour messieurs et dames faits à la plus grande satisfaction. Médaille d'or pour la teinture

British American Dyeing Company,
Bureaux : 221, rue McGill ; 2435, rue Notre-Dame ; 693, rue Ste-Catherine.

LE PALAIS D'ARGENT

33 RUE ST-LAURENT

Cadeaux de Noces

d'Anniversaires de Naissance

Un fait qui n'est pas encore grandement reconnu, c'est qu'on trouve au PALAIS D'ARGENT, 33 RUE ST-LAURENT (à quelques portes au-dessus de la rue Craig, un

Assortiment d'Argenteries

aussi riche et varié qu'en puisse offrir n'importe quelle grande maison de cette ville. Ayant l'avantage d'une location réduite, comparativement aux autres maisons des rues Notre-Dame et St-Jacques, faisant le même commerce, les propriétaires du

PALAIS D'ARGENT

sont en état d'offrir leurs marchandises à des prix véritablement bas, et invitent cordialement et respectueusement le public à faire une visite à leur stock.

Voyez leurs vitrines, pour les derniers desins dans les argenteries et articles plaqués.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 235.—CHARADE

Loin des yeux indiscrets, dans l'alcôve, le soir,
De mon Premier la vierge enveloppe ses char.
Et quand la mort trop tôt près d'elle vient
Il la voile aux regards de ses amis en larmes.

Parfumé, mon Second, belle aux yeux de ve-
Entretient la blancheur de votre teint de reine :
Sans odeur, on le trouve et partout et toujours
Il n'en manque jamais, pas même dans la

Sous la force et le nombre, aux jours de grands
Vaincu par le destin, quand le guerrier suc-
Il est fier de mourir, si, pressé dans ses bras,
Mon Tout, qu'il a sauvé, doit abriter sa tombe.

SOLUTION :

No 134.—Le mot est : Cou-chant.

ONT DEVINÉ :

Mlle Edmée Lauzier, "Cricket," Québec ;
Mlle Flore Gélinas, Yamachiche ; Dame F.
Beauchemin, L. U. Renaud, Montréal ; N.
Marion, G. E. L., Etudiant, Montréal.

Liste des prix de L. MARTIAL, photo-
Cabinet : \$1.50 la douzaine
Cartes de Visites : 75 centims la douzaine.
Une visite est sollicitée.

LESAGE & AMIOT,

Ingénieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS,
SOLLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES,

No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL.

Livres étrennes ! Livres d'étrennes !

ON TROUVERA A LA LIBRAIRIE

G. O. BEAUCHEMIN ET FILS,

256 ET 258, ST-PAUL

Un grand choix d'ouvrages reliés avec luxe
pour Cadeaux et Etrennes.

Ouvrages religieux, et littéraires. Très
belles éditions d'ouvrages Canadiens. Livres
de Prières et de Piété ; Albums d'images
pour les enfants etc., etc.

Cartes de fantaisie, avec devises en fran-
cais, nouvelles et inédites. Cartes unies,
frangées et sachets. Cartes de visites, tous
les genres. Cartes à jouer. Albums à pho-
tographies et autographes, le plus riche as-
ortiment. Articles de fantaisie, etc.

Un catalogue détaillé des cartes de fan-
tasia, cartes de visite, cartes à jouer, sera
adressé sur demande. Le catalogue de litté-
rature est en préparation, on est prié d'en
faire aussi la demande.

MEUBLES

En Vieux Chêne.

MEUBLES DE TOUS GENRES.

Sets de Salons, de Chambres, &c.

GRANDE VARIETE

ET A DES PRIX REDUITS.

Une visite à nos immenses entrepôts con-
vaincra l'acheteur des avantages que nous of-
frons au public.

W. KING & CIE,

652, RUE CRAIG. Montréal

ROY

ARCHITECTE

No 24, rue Saint-Jacques, Montréal

Réduction générale sur toutes nos Marchandises

Tous nos Tweeds, Draps, Etoffes à Robes, Tapis, Prélarts, etc., etc.,
vendus à sacrifices pour la dissolution au mois de janvier

—AU—

SYNDICAT CANADIEN,

DUPUIS, DUPUIS & CIE,

Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,

19782

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."



ETABLIE EN 1870

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS.
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.
Huile d'Olive en pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc.,

HENRI JONAS & CIE.,

10 - RUE DE BRESOLES - 10

(BATISSES DES SOEURS)

MONTREAL

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18 - RUE SAINT - LAURENT - 18

MONTREAL

LABBÉE & CIE,
MARCHANDS DE

Ferronneries,
Peintures,
Huiles, Vernis, Vaiselles,
Verreries,

USTENSILES DE CUISINE, ETC,
—AU—

No 587, RUE SAINTE-CATHERINE,
MONTREAL

J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane,
de sa dernière importation, pour
fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu
pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de pre-
mière classe. Essayez-le

THIS PAPER may be found on file at Geo. F.
Rowell & Co's Newspaper Ad-
vertising Bureau (10 Spruce St.) where advertising
contracts may be made for it IN NEW YORK.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par
Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprie-
taires, Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30,
Montréal

CHAUSSURES EN KID, \$1.00.

Chaussures Boutonnées, en Kid,
Hautes, Reclaquées ou Unis,
Seulement \$1.00 la Paire

VALANT \$2.00

Meilleurs Chaussures jamais offertes
à ce prix

— CHEZ —

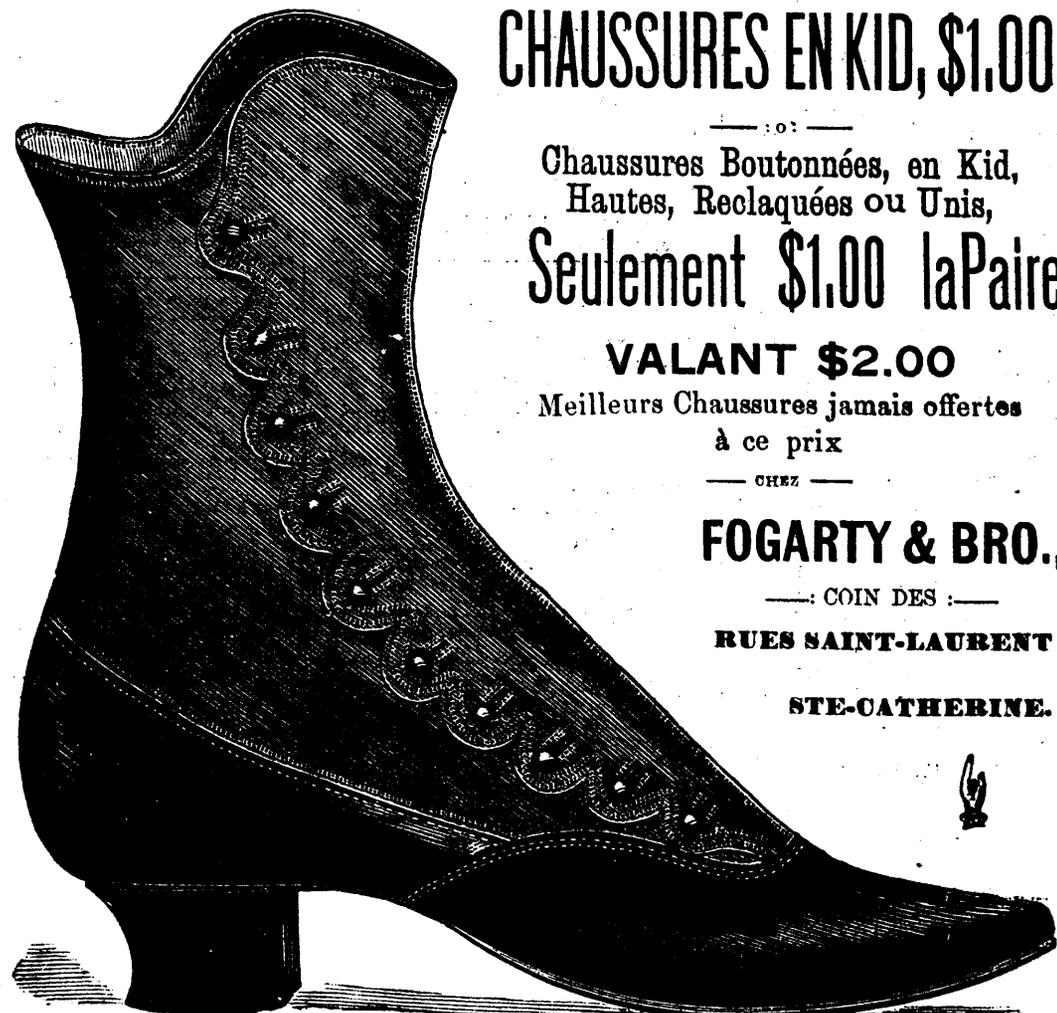
FOGARTY & BRO.,

— COIN DES —

RUES SAINT-LAURENT

STE-CATHERINE.

Chaussures en Kid \$1.00.



Chaussures en Kid \$1.00.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 18 décembre 1886

JEAN-JEUDI

PREMIÈRE PARTIE—(Suite)

DASSÉ terrible !... passé maudit !... se disait le sénateur à lui-même. Moi, le duc Georges de la Tour-Vaudieu, moi placé si haut par mon nom, par ma fortune, par mon influence, j'en suis réduit à trembler sans cesse... Que n'ai je pas fait pour être investi de ce titre, pour posséder cette fortune qui devaient me donner si peu de bonheur ?... J'ai marché dans la boue jusqu'à la cheville et dans le sang jusqu'au genou !... Quel mauvais génie me poussait donc au crime ?... Claudia ! Claudia Varni, ce démon à visage d'ange qui s'était arrogé sur moi les droits du maître sur l'esclave et, profitant de ma faiblesse, exploitait sans relâche mes besoins, mes appétits, mes vices !... Claudia qui a fait de moi un escroc, un faussaire, un assassin... Claudia, qui m'a conduit à la porte du bague et sur les degrés de l'échafaud... Si je suis vivant, si je suis libre, si je suis duc et je ne sais combien de fois millionnaire, c'est par hasard, ou plutôt c'est par miracle !... Et Georges de la Tour-Vaudieu laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

Après s'être livré pendant quelques secondes à son abattement douloureux, le duc de la Tour-Vaudieu reprit :

— Claudia, séparée de ma vie depuis plus de vingt ans, avait presque disparu de mes souvenirs. Je la croyais, je l'espérais morte... Quelques paroles de cet homme entrevu au cimetière Montparnasse me prouvent qu'elle est vivante et qu'un vengeur va la tirer des ombres qui l'environnaient et se servir d'elle contre moi...

Georges se leva, l'œil en feu, et continua :

— Mais que veut-il, ce vengeur qui, s'il n'a pas menti, possède les preuves du crime ? Me livrer à la justice ? C'est impossible, il y a prescription... Il n'espère pas mon châtement, mais il veut réhabiliter à tout prix la mémoire de l'innocent qu'on a condamné... et cette réhabilitation c'est la honte pour moi, c'est la flétrissure, c'est l'infamie, puisqu'on proclamera le nom des véritables assassins, que la loi ne peut plus atteindre, mais que l'opinion publique clouera au pilori... et ces assassins...

Le duc s'interrompit, cacha son visage entre ses mains crispées, puis, après un instant de silence, poursuivit d'un ton de résolution farouche :

— Il faut que le secret terrible rentre dans les ténèbres, et malheur à celui qui voudrait l'en tirer !...

M. de la Tour-Vaudieu retomba sur son siège avec le regard de la bête fauve prête à se jeter sur sa proie.

Avant de continuer le récit du drame que nous racontons à nos lecteurs, nous croyons indispensable de mettre sous leurs yeux les événements principaux du passé sinistre auquel Jean-Jeudi,

Plume-d'Oie, René Moulin, Angèle Leroyer, et son fils Abel, mistress Dick Thorn et Georges de la Tour-Vaudieu ont successivement fait allusion. En 1835 un honnête homme, célibataire endurci et gourmet émérite, le docteur Leroyer, habitait Brunoy, où il exerçait la profession de médecin depuis un grand nombre d'années.

Le docteur Leroyer vivait seul avec une vieille gouvernante absolument dévouée et un peu maîtresse au logis.

Cette gouvernante se nommait Suzon.

L'unique parent du médecin était un neveu, Paul Leroyer, marié, père de deux enfants, mécanicien très habile, inventeur de premier ordre et rêvant, comme tous les inventeurs, la gloire et la fortune.

Un soir de novembre, par une tourmente épouvantable, au moment où le docteur rentrait harassé de fatigue et s'appêtait à se mettre à table, un garçon d'écurie de l'auberge du *Cheval-Blanc*, lui apporta un billet sans signature.

Ce billet contenait les lignes suivantes :

gros manteau trempé et prit, sous une pluie battante, le chemin de la maison désignée où on l'attendait.

Une servante l'introduisit aussitôt près d'une forte femme, déjà sur le retour, dont l'apparence et le langage lui semblèrent également singuliers.

Après une courte entrée en matière, Mme Amadis, ainsi se nommait la forte femme, lui demanda de jurer sur l'honneur que jamais, et dans aucune circonstance, il ne révélerait les motifs qui rendaient sa présence nécessaire.

Le médecin, dont cette proposition bizarre effrayait la nature droite et loyale, refusa de prendre un tel engagement sans en connaître la portée, et voulut quitter la villa gothique.

A tout prix il fallait le retenir, et la nouvelle locataire de la veuve Rougeau-Plumeau lui fit des confidences très complètes que nous allons résumer brièvement.

Flore-Céphise-Rosalba Pitois, veuve de feu Amadis Parpaillot, ancien fournisseur des armées impériales, avait environ cinquante-trois ans, possédait une superbe fortune et habitait le premier étage d'une belle maison de la rue Saint-Louis, au Marais.

Mme Amadis, bonne personne au fond, mais entièrement dénuée de sens moral et à qui les absurdes romans du temps de l'Empire et de la Restauration tournaient la tête, avait l'idée fixe, l'ambition suprême, de se trouver mêlée à quelqu'une de ces curieuses et émouvantes aventures si fréquentes dans les livres, si rares dans la réalité.

Le hasard le servit à souhait. L'idée fixe se réalisa.

XXVIII

Au second étage de la maison de Mme Amadis, la veuve ne portait que ce nom qui lui semblait d'un goût charmant et d'une allure exquise. demeurait M. Derieux, ex colonel dans les armées impériales et officier de la Légion d'honneur.

M. Derieux avait brisé son épée à la chute de l'homme dont il faisait un dieu, et naturellement il se mêlait à toutes les conspirations bonapartistes si fréquentes en France depuis 1815.

Le colonel était père d'une fille, jolie et bonne comme un ange, admirablement élevée à la maison de la Légion d'honneur de Saint-Denis, et revenue au logis paternel, son éducation achevée.

Le vieil officier s'absentait souvent.

Esther, restant seule, s'ennuyait beaucoup.

M. Derieux, ignorant le passé de sa propriétaire, Mme

Amadis, ne voyant en elle qu'une femme un peu bizarre, un peu prétentieuse, mais bien posée dans le quartier et d'un âge rassurant, se décida à lui confier sa fille quand il s'éloignait pour des journées entières.

Mme Amadis avait maison montée, voiture, et loge à l'Opéra.

Un certain soir, ne pouvant profiter de cette loge, elle l'offrit au colonel qui l'accepta, beaucoup moins pour lui que pour Esther.

Le jeune duc Sigismond de la Tour-Vaudieu, pair de France, était à l'Opéra ce soir-là.

Il vit Esther, il la remarqua, et il devint, séance tenante, éperdument épris.

Sigismond voulut savoir quelle était la jeune fille. Il le sut.

Rencontre funeste... Amour fatal...



Sans hésiter, Claudia tira de sa poche un pistolet et fit feu sur Esther. — (Page 29, col. 1.)

Monsieur le docteur Leroyer est prié de vouloir bien se rendre, sans une minute de retard, à la maison meublée appartenant à Mme veuve Rougeau-Plumeau.

Monsieur le docteur Leroyer est attendu avec impatience et sera accueilli avec reconnaissance ; mais qu'il se hâte, il y va de la vie.

Le vieux médecin savait par sa gouvernante Suzon que des étrangers, deux jours auparavant, avaient loué toute meublée la prétentieuse villa gothique de Mme veuve Rougeau-Plumeau.

Quels étaient ces étrangers ?

Tout le monde l'ignorait et le billet non signé ne donnait aucun renseignement à ce sujet.

Ces quelques mots : IL Y VA DE LA VIE ! ne permettaient pas au docteur l'ombre d'une hésitation et l'obligeaient à se rendre sur l'heure à un appel ainsi conçu.

Malgré les représentations et les supplications de sa gouvernante, il remit sur ses épaules son

Cette rencontre et cet amour devaient être le point de départ d'un drame effrayant ..

Le pair de France n'eut aucune peine à se faire admettre chez M^{me} Amadis, dont les visites d'un si grand seigneur flattaient délicieusement l'orgueil.

La passion du jeune duc ne pouvait que grandir dans l'intimité d'Esther, et grandit en effet, mais aucune pensée mauvaise ne se mêlait à cette passion.

Le loyal gentilhomme songeait à faire de Mlle Derieux sa femme ; par malheur, entre les deux jeunes gens se creusait un abîme que certains préjugés devaient rendre infranchissable.

Sigismond fit part à la duchesse douairière de la Tour-Vaudieu, sa mère, de son amour pour la fille du colonel et de ses projets d'union.

La grande dame adorait son fils et souhaitait ardemment le voir se marier et perpétuer sa race, aussi accueillit elle d'abord son aveu avec une joie immense, mais, lorsqu'elle apprit le nom de famille de la pauvre enfant, sa joie fit place à la colère.

La mésalliance se présentait en effet dans des conditions particulièrement inacceptables pour elle.

Jean Derieux, avocat au Parlement et père du colonel, siégeait jadis à la Convention parmi les séides de Robespierre. Il avait voté la mort de Louis XVI.

Esther, la vierge blonde qu'aimait le duc et pair royaliste, était donc la petite fille d'un régicide.

M^{me} de la Tour-Vaudieu répondit à Sigismond qu'un tel mariage serait pour lui une honte ineffaçable, et qu'elle aimerait mieux le voir mort que souillé.

Le duc comprit qu'il n'ébranlerait point une décision ainsi formulée et résolut de lutter héroïquement contre son propre cœur afin d'en arracher un amour impossible...

Le résultat d'une telle lutte est prévu.

Quiconque ose se mesurer corps à corps avec l'amour est vaincu d'avance.

Sigismond dut s'avouer bien vite sa défaite ; il retourna chez M^{me} Amadis et revit Esther qu'il s'était juré de ne plus revoir.

Esther était candide et chaste, mais elle aimait Sigismond.

Sigismond était un honnête homme dans toute la force du terme, mais il adorait Esther.

Il alla, pour la seconde fois, se jeter aux pieds de sa mère, et pour la seconde fois la duchesse fut inflexible.

Le jeune duc fit enfin consentir Esther à un mariage secret.

M^{me} Amadis, forcément mise dans la confidence, enguirlanda le vieux soldat qu'absorbaient d'ailleurs en ce moment de très graves préoccupations, et elle obtint de lui l'autorisation d'emmener Esther à la campagne.

Nos lecteurs savent déjà qu'elle la conduisit à Brunoy, et nous venons d'analyser ses confidences au Dr Leroyer.

Ce dernier, rassuré sur le porté du serment qu'on exigeait de lui, s'engagea à garder un silence absolu, fut introduit par M^{me} Amadis auprès d'Esther, et constata chez la jeune femme une faiblesse inquiétante.

Puis, la nécessité de sa présence n'étant pas immédiate, il reprit le chemin de sa demeure en promettant de revenir au premier appel.

Le jeune pair de France avait un frère cadet, le marquis Georges de la Tour-Vaudieu, à qui sa conduite déplorable interdisait l'accès du logis maternel.

Agé de trente ans à peine, Georges avait abusé de tout.

Dominé par une femme très belle et profondément vicieuse, Claudia Varni, dont il lui fallait satisfaire les insatiables exigences, Georges, après avoir dévoré jusqu'au dernier sou sa part de l'héritage de son père, était criblé de dettes et réduit aux expédients les plus vils et parfois les plus honteux.

Ces expédients eux-mêmes deviendraient bientôt impuissants.

Les dernières ressources manqueraient d'un moment à l'autre. C'était la misère à bref délai, et plus que la misère, car bon nombre d'honnêtes commerçants dupés porteraient sans aucun doute des plaintes en escroquerie et conduiraient M. le marquis sur les bancs de la police correctionnelle.

Il ne fallait pas compter sur la duchesse douairière qui, profondément ulcérée, ne voulait plus qu'on prononçât devant elle le nom de son second fils.

Vivante, elle ne lui viendrait point en aide et peut être, à l'heure suprême, elle avantagerait son fils aîné autant que lui permettrait la loi.

Un seul espoir restait à Claudia et à Georges, la mort de Sigismond ; mais le duc était dans toute la force de l'âge et jouissait d'une excellente santé.

Cependant s'il ne se mariait pas, un accident de chasse ou de cheval, un coup d'épée dans un duel, pouvait donner à Georges le titre de duc et des millions.

En de telles conditions on comprend que Claudia organisait autour du jeune pair de France un système d'espionnage très complet.

Elle apprit ainsi le mariage secret de Sigismond avec M^{lle} Derieux et suivit les deux époux jusqu'au jour où M^{me} Amadis conduisit Esther à Brunoy et l'installa dans la villa gothique où la naissance d'un enfant devait anéantir la dernière espérance de Georges.

Claudia mit Georges au courant de ce qui se passait.

Ces misérables combinèrent un plan odieux, et, pour le réaliser, vinrent occuper à Brunoy deux chambres de l'auberge du *Cheval-Blanc*.

M^{me} Amadis avait fait appeler le docteur Leroyer dans la soirée par un billet pressant.

Claudia, déguisée en homme, épia le vieux médecin, le suivit à la faveur des ténèbres jusqu'à la maison de la veuve Rougeau-Plumeau, et ensuite jusqu'à son propre logis.

Au moment où il allait refermer la grille du jardin elle s'avança résolument et sollicita de lui une audience immédiate que le bon docteur, stupéfait d'une telle succession d'événements mystérieux, n'osa point refuser.

L'infamie créature, jugeant toutes les âmes d'après la sienne, alla droit au but sans circonlocutions, sans périphrases.

XXIX

—Docteur, fit Claudia, vous allez d'un jour à l'autre, je le sais, donner vos soins à une jeune femme... Si la mère succombe et si l'enfant suit sa mère, ceci est à vous...

En même temps elle étalait sur la table dix billets de mille francs.

Le vieux médecin ne comprit pas tout de suite cette proposition monstrueuse et se demanda s'il était bien éveillé.

Mais bien vite la stupeur fit place à l'indignation et à la colère.

M. Leroyer, s'armant d'un pistolet rouillé, chassa de son logis l'infamie qui le croyait capable d'un assassinat et qui osait le lui dire en face.

Claudia rejoignit Georges.

L'une des combinaisons du plan monstrueux venait d'échouer, mais il en restait d'autres.

—Nous ne devons songer à quitter Brunoy qu'après la naissance de l'enfant d'Esther... dit-elle à Georges. Puisqu'il est impossible d'empêcher l'enfant de vivre, il faut au moins que nous sachions à quelles mains il sera confié...

—Ainsi, demahda Georges, nous allons rester dans cette misérable auberge ?

—Non... ce matin même, car il est plus de minuit, tu te mettras en quête d'une maisonnette quelconque à louer dans le village... tu la prendras pour quinze jours et tu la payeras d'avance...

—Bon... et ensuite ?

—Ensuite tu partiras pour Paris...

—Qu'irai-je y faire ?

—Me chercher des vêtements de femme... Aussitôt après ton retour, c'est-à-dire à la nuit tombante, je m'installerai.

—Ne peux-tu te contenter pour si peu de temps de ton costume masculin ?

—Je le pourrais si je voulais me condamner à ne jamais sortir...

—Pourquoi cette réclusion serait-elle nécessaire ?

—Parce que j'ai toutes les chances du monde de rencontrer le docteur Leroyer dans les rues de Brunoy, particulièrement aux environs de la villa d'Esther, et que, vêtu en homme, il ne manquerait pas de me reconnaître, ce qu'il faut éviter...

—Tu as raison...

—J'ai toujours raison, tu le sais, mon cher

Georges... Prends donc la bonne habitude de céder sans discuter... La discussion est superflue puisqu'enfin de compte il faut céder.

Georges en effet ne manquait jamais d'obéir en esclave. Si parfois il faisait un semblant de résistance, ce n'était que pour la forme...

Claudia d'ailleurs avait un moyen sûr de le réduire à la soumission absolue.

Elle le plaçait brutalement en face de sa situation désespérée, et aussitôt il courbait la tête.

Au point du jour le marquis de la Tour-Vaudieu quitta l'auberge du *Cheval-Blanc* pour se mettre en quête d'une petite maison à louer.

Il revint au bout d'une heure apprendre à Claudia qu'il venait de trouver une *bicoque*, telle fut l'expression dont il se servit, adossée au mur d'enceinte du jardin de la villa Rougeau-Plumeau.

Des fenêtres de cette bicoque, ajouta-t-il, le regard pouvait plonger, à l'aide d'une jumelle de théâtre, dans la chambre d'Esther.

La muraille de clôture, ajouta-t-il encore, était facile à escalader au besoin.

Il avait payé le loyer de quinze jours et rapportait la clef.

—Voilà de la bonne besogne... dit Claudia, maintenant, vite à Paris...

Au moment de faire seller son cheval, Georges avisa dans la cour un jeune cocher de fiacre, en train d'atteler ses bidets à son véhicule.

Ce cocher se nommait Pierre Lorient.

Son fiacre, avait amené la veille, à Brunoy, M^{me} Amadis, Esther Derieux et la femme de chambre. Pierre Lorient retournait à vide à Paris ; Georges lui offrit dix francs pour l'y conduire.

La proposition fut acceptée avec enthousiasme. Le cocher monta sur son siège et la voiture partit bon train.

Vers quatre heures, le bruit d'un cheval entrant au galop dans la cour de l'auberge attira l'attention de Claudia.

Elle s'approcha de la fenêtre et reconnut sans grand étonnement le cavalier qui mettait pied à terre en jetant les rênes à un garçon d'écurie.

Ce cavalier n'était autre que Sigismond de la Tour-Vaudieu.

Le jeune duc et pair demanda le chemin de la villa Rougeau-Plumeau, et s'éloigna sans perdre une minute dans la direction indiquée.

Claudia fronça ses sourcils noirs.

La situation se compliquait d'une manière inattendue et fâcheuse.

Sigismond quittait l'auberge, il est vrai, mais il y reviendrait certainement, ne fût-ce que pour reprendre son cheval, et pouvait se trouver face à face avec son frère Georges, dont la présence à Brunoy lui semblerait à bon droit suspecte.

Il fallait donc éviter une rencontre possible.

Claudia sortit à la nuit tombante afin d'aller attendre Georges et de l'arrêter au passage.

Elle fit halte à deux cents mètres de la dernière maison de Brunoy et s'assit sur le revers d'un fossé.

Vers huit heures, les clartés de deux lanternes et un cliquetis de ferrailles de plus en plus distincts annoncèrent l'approche d'une voiture.

La voiture était un cabriolet de régie.

Lorsqu'il ne fut qu'à dix pas, le feu des lanternes permit à Claudia de reconnaître Georges à côté du cocher.

—Stoppe ! cria-t-elle en se levant.

Le cabriolet s'arrêta. Le marquis avait reconnu la voix de Claudia. Il descendit et vint la rejoindre.

En quelques mots dits à voix basse elle le mit au courant de ce qui se passait.

—Diable ! murmura Georges. Que faire ?

—Eviter l'auberge ce soir et aller droit à la bicoque louée par toi sous un faux nom.

—C'est facile...

Georges remonta dans la voiture où Claudia le suivit, et le cocher reçut l'ordre de traverser Brunoy dans toute sa longueur.

Sur les indications de Georges il fit halte en face d'une maison d'apparence plus que modeste, déchargea un grand carton et un panier de comestibles et de vins, reçut la somme convenue, puis, faisant tourner bride à son cheval, repartit immédiatement pour Paris.

Georges ouvrit la maison, se chargea des paquets qu'il venait d'apporter et alluma une bougie.

Claudia avait hâte de se livrer à l'examen de l'humble logis où elle comptait passer quelques jours.

Après avoir visité superficiellement le rez-de-chaussée dont les dispositions l'intéressaient peu, elle gravit un escalier étroit et raide, véritable échelle de meunier, qui conduisait au premier étage.

Elle posa son flambeau sur la table de l'une des deux chambres à coucher constituant cet étage ; elle courut à la fenêtre, écarta les rideaux de coton jauni, bordés d'une grecque rouge, et jeta les yeux en face d'elle.

Georges avait dit vrai.

De l'endroit où elle se trouvait, la jeune femme dominait le jardin de M^{me} veuve Rougeau-Plumeau, et les arbres presque entièrement dépouillés de feuilles n'empêchaient pas les regards d'arriver jusqu'à la villa gothique.

Une des croisées de cette villa était éclairée par les lueurs d'une lampe Carcel, et par les flammes d'un grand feu qui pétillait dans l'âtre.

A travers le tissu transparent des rideaux de vitrage on voyait, grâce à l'éclairage intérieur, passer et repasser des formes presque distinctes.

— Inappréciable, ce poste ! dit Claudia, et il le serait plus encore si j'avais une lorgnette...

— En voici une... répliqua Georges, je l'ai prise exprès pour toi...

— Tu as pensé à tout ! je t'admire...

La jumelle dont Claudia braqua, séance tenante, le double canon sur la fenêtre lumineuse, lui permit d'assister à un spectacle intéressant pour elle.

Le docteur Leroyer, présentant une chétive créature au jeune duc et pair que l'émotion faisait trembler, lui dit :

— Vous avez un fils, monsieur...

Un éclair de joie traversa l'esprit de Sigismond, mais l'angoisse reprit le dessus.

L'état de sa femme bien-aimée lui paraissait grave.

Il interrogea du regard le vieux médecin.

Ce dernier l'emmena dans la chambre voisine et ne lui cacha point qu'il partageait ses craintes.

Esther se trouvait en danger de mort. Le salut, cependant, n'était point impossible peut-être, mais le docteur n'osait s'en rapporter à ses propres lumières et sollicitait une consultation des princes de la science.

Le duc allait s'élaner dehors, pour courir à Paris ; mais au moment d'atteindre la porte il s'arrêta et revint au docteur.

XXX

Après quelques paroles échangées le vieux médecin quitta la maison. M. de la Tour-Vaudieu retourna près du lit d'Esther, s'assit et prit entre ses mains la main de la douce malade.

— La disparition soudaine du docteur cache quelque chose... fit Claudia. Que se passe-t-il donc ?

Son incertitude et celle de Georges durèrent plus d'une demi-heure.

Au bout de ce temps la porte se rouvrit et M. Leroyer rentra dans la chambre, avec un prêtre.

— Ah ! s'écria Claudia triomphante, Esther est condamnée sans doute et le curé de Brunoy vient lui administrer les derniers sacrements...

En prévision de la mort d'Esther, Sigismond voulait faire bénir son mariage.

Le prêtre écouta la confession de la pauvre enfant et lui donna l'absolution. Il baptisa ensuite le fils du pair de France sous les noms de Pierre-Sigismond Maximilien, puis on fit entrer les témoins, de braves paysans de Brunoy.

Un instant après, Esther-Éléonore Derieux était duchesse de la Tour-Vandieu.

Claudia Varni, muette de stupeur, avait assisté à ce spectacle en pâlisant de rage.

Mariés ! balbutia-t-elle d'une voix rauque en se tournant vers Georges. Entends-tu ? comprends-tu ?... ils sont mariés !

— Mariés ! répéta le marquis avec un rugissement.

— Oui.

— Alors tout est perdu pour nous...

— Peut-être...

— Qu'espères-tu donc ?

— Je ne sais pas, mais avant de désespérer il faut attendre encore...

Et Claudia reprenant son poste d'observation braqua plus que jamais sa jumelle sur la fenêtre éclairée.

Elle vit Sigismond embrasser Esther et son fils, serrer la main du docteur, prendre sur un meuble son chapeau, sa cravache et ses gants, et quitter vivement la chambre.

Poussant alors une sourde exclamation, et sans répondre à Georges qui l'interrogeait, elle s'élança dehors à son tour et se dirigea de toute la vitesse de ses jambes vers l'auberge du *Cheval-Blanc*, sur les traces de Sigismond qui la devançait d'une cinquantaine de pas tout au plus.

Le duc entra dans la cour et donna des ordres. Claudia se cacha sous une porte et attendit.

Au bout de cinq minutes Sigismond reparut à cheval, et partit ventre à terre.

— C'est à Paris qu'il va... se dit Claudia. Nous avons toute la nuit pour agir.

La porte de la cour restait entr'ouverte. Claudia se glissa dans l'entre-bâillement et se dirigea dans les ténèbres vers un hangar où elle avait remarqué, accrochés à la muraille, de vieux vêtements de charretiers.

Elle prit à tâtons deux de ces vêtements, passa une blouse sur son costume masculin, coiffa d'une casquette sa tête nue et, faisant un autre paquet de l'autre blouse et de l'autre casquette, sortit de l'autre blouse et de l'autre casquette, sortit de la villa gothique de M^{me} veuve Rougeau-Plumeau, et sonna à la porte.

Le femme de chambre vint ouvrir.

— Le docteur Leroyer est-il chez vous ? lui demanda Claudia en déguisant sa voix.

— Il y est... répliqua la femme de chambre. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Dites-lui, s'il vous plaît, d'aller à sa maison et de ne point perdre de temps... Sa vieille servante vient de tomber en apoplexie... Elle est au plus mal... Voilà ma commission faite...

Une minute après le médecin, tout bouleversé, prenait le chemin de sa demeure.

Claudia avait déjà rejoint Georges.

— Quelle est cette mascarade ? s'écria-t-il en la voyant.

Pour toute réponse la jeune femme lui tendit le paquet et lui dit :

— Déguise-toi vite.

Georges obéit.

— Maintenant, ajouta-t-elle, prends de la suite dans la cheminée et barbouille-toi le visage...

Ce fut fait.

— Viens.

— Où allons-nous ?

— A la villa Rougeau-Plumeau, pour voler les bijoux de la grosse Amadis.

— Voler ! répéta Georges stupéfait.

— Le vol est un prétexte... Dans la bagarre tu éteindras les flambeaux... Un meuble tombera, par hasard, sur le berceau de l'enfant, et tout sera dit... Quant à Esther, je la crois mourante... Inutile de nous occuper d'elle.

Quelques secondes suffirent aux deux complices pour escalader le mur du jardin de la villa.

Une échelle qui servait à la taille des arbres fut appliquée contre la maison et atteignit presque le niveau de la fenêtre d'Esther.

— Va ! commanda Claudia.

Georges gravit les échelons, d'un coup d'épaule enfonça la fenêtre et bondit dans la chambre.

Sous les haillons qui l'affublaient et sous la couche de suie qui noircissait son visage, il était hideux.

Deux cris d'épouvante l'accueillirent.

L'un était poussé par M^{me} Amadis, qui se réfugia dans un angle où elle s'accroupit éperdue, l'autre par Esther, qui se dressait à demi sur son lit, affolée de terreur...

Georges se souvenait des instructions de Claudia. Pour égarer les soupçons il fallait faire croire à tout le monde que des voleurs s'étaient introduits dans la villa.

Il arracha quelques-uns des bijoux dont le corsage de M^{me} Amadis était surchargé et en reculant renversa la lampe.

La chambre ne se trouva plus éclairée que par les tisons qui se consumaient dans l'âtre.

Il se dirigea vers le berceau de l'enfant.

Il allait l'atteindre, le fouler aux pieds, lorsque Esther, anéantie, mourante un instant auparavant, se dressa devant lui comme une lionne, et faisant

au berceau un rempart de son corps s'écria d'une voix sifflante :

— Misérable !... vous ne passerez point !

Il voulait passer.

Son poing fermé se leva pour frapper Esther en pleine poitrine.

La jeune femme évita le choc, et dans un accès de fureur arrivant jusqu'au délire elle saisit de ses deux mains délicates la gorge du marquis et la serra comme un étai d'acier.

M^{me} Amadis, secouant sa première épouvante, criait de toutes ses forces :

— Au voleur !... à l'assassin !

En même temps on sonnait avec violence à la porte de la villa.

Georges, à demi suffoqué, se débattait en vain. Rien ne pouvait desserrer l'étreinte des doigts frêles qui l'étranglaient et dont la colère centuplait les forces.

Claudia avait tout entendu, et deviné ce qu'elle ne voyait pas.

Elle gravit rapidement les échelons.

Georges, renversé, râlait.

Sans hésiter, elle tira de sa poche un pistolet et fit feu sur Esther.

La pauvre enfant lâcha prise aussitôt et s'abattit sur le plancher en poussant un gémissement sourd.

Le marquis se releva.

De grands papillons noirs dansaient devant ses yeux. Sa marche était chancelante. Il ne se tenait debout qu'à grand-peine.

Claudia le soutint jusqu'à la fenêtre, et tous deux disparurent dans les ténèbres au moment où le docteur Leroyer entra dans la chambre avec la servante.

Esther, couverte de sang, fut placée sur son lit.

Elle était évanouie, mais elle vivait et la blessure n'offrait aucun danger, la balle n'ayant fait en apparence qu'entailler le cuir chevelu.

M^{me} Amadis courut à l'enfant.

Dieu l'avait protégé. Il dormait dans son berceau.

Suivons les assassins dans leur fuite.

L'instinct de la conservation surnageait seul chez Georges dans son complet désarroi moral.

Claudia l'entraînait avec elle et il obéissait passivement.

Une fois rentré dans la maison voisine de la villa Rougeau-Plumeau, il se laissa tomber sur un siège, en portant ses mains à son cou où les ongles crispés d'Esther avaient imprimé des marques livides.

Claudia fit boire au marquis un verre de vin de Madère, éteignit le sang qui coulait de ses écorchures et lui commanda de se laver le visage.

L'eau manquait.

Le contenu d'une bouteille de vin de Champagne la remplaça.

Les deux blouses et les deux casquettes furent ensuite jetées dans le foyer sur une bourrée de sarments et réduites en cendres.

Toute preuve matérielle du crime disparut avec elles.

— Maintenant, partons... dit Claudia.

— Où irons-nous ?...

— A l'auberge du *Cheval-Blanc* où nous avons toujours nos chambres... Personne ne nous verra rentrer, et si l'on faisait une enquête notre *alibi* serait prouvé...

Au point du jour, une chaise de poste dont les chevaux étaient blancs d'écume fit halte à la porte de l'auberge.

Cette chaise de poste venait de conduire à la villa Rougeau-Plumeau le duc Sigismond et deux des plus illustres médecins de Paris.

Le docteur Leroyer, très agité, les reçut et leur raconta les événements de la nuit.

Esther dormait d'un sommeil fiévreux. Des gouttelettes de sang s'échappaient du bandeau posé sur sa blessure et traçaient un sillon rose sur la pâleur effrayable de son visage.

Sigismond, frappé au cœur, tomba brisé sur son siège et pleura.

Les deux médecins s'approchèrent du lit.

A peine avaient-ils commencé leur examen et adressé quelques questions au docteur Leroyer, qu'Esther se réveilla brusquement et se dressa sur son séant.

XXXI

Un sourire vint aux lèvres d'Esther. Elle promena sur les objets qui l'entouraient un long regard, à la fois vague et joyeux.

Puis elle se mit à chanter

— Elle est sauvée, dit l'un des médecins, mais ne vous réjouissez pas trop vite, monsieur le duc... La pauvre enfant est folle...

Ce même jour Sigismond prit un grand parti.

Il se dit que sa loyauté ne lui permettait pas de cacher plus longtemps au colonel Derieux les faits accomplis, et que la place du vieillard était auprès du lit de sa fille devenue duchesse de la Tour-Vaudieu.

En conséquence il partit pour Paris et se rendit rue Vendôme.

La porte cochère de la maison de M^{me} Amadis était tendue de noir.

Sous les draperies lugubres reposait un cercueil.

Le duc, en passant, jeta de l'eau bénite sur ce cercueil et demanda :

— Qui donc est mort ?

— Le colonel Derieux... lui répondit-on.

C'était vrai.

La veille au matin, un commissaire de police escorté d'agents en bourgeois avait fait invasion dans le domicile du vieux soldat.

Il venait l'arrêter comme impliqué dans un complot contre le gouvernement.

Le colonel était tombé frappé d'une apoplexie foudroyante.

Laissons s'écouler une semaine.

Esther allait de mieux en mieux, au physique sinon au moral... Sa tranquille et douce folie semblait inguérissable.

Sigismond prenait ses mesures pour la ramener à Paris.

M^{me} Amadis, cause inconsciente des malheurs de la pauvre enfant, ayant offert de la garder sans cesse auprès d'elle, le duc avait agréé cette offre.

Il pensait :

— Si Esther, devenue ma femme, possédait sa raison, j'aurais le courage de me jeter aux pieds de ma mère et de lui dire : *Elle est maintenant votre fille... Il faut la bénir et l'aimer...* Mais Esther est folle, hélas ! Il faut attendre...

Voilà pour la mère...

Restait l'enfant.

Sigismond demanda au docteur Leroyer d'accepter la mission toute de dévouement de veiller sur ce rejeton inconnu d'une grande race, sur cet héritier futur d'une immense fortune, de se faire son gardien, son défenseur, son appui, presque son père...

Effrayé d'une responsabilité si grande, le bon docteur refusa d'abord, mais Sigismond ne se tint pas pour battu.

Il fit appel au cœur du vieillard en mettant sous ses yeux la touchante position du pauvre petit, plus abandonné qu'un orphelin.

M. Leroyer, le meilleur des hommes, était incapable d'opposer une résistance à de tels arguments.

Il s'attendrit et il accepta, mais sans vouloir traiter la question d'honoraires.

Le duc n'insista pas et le pria de ne jamais prononcer son nom lorsqu'il lui faudrait expliquer la présence du nouveau né dans sa maison, et répondre aux questions sans nombre qui ne manqueraient pas de lui être faites à ce sujet.

Le médecin promit un silence absolu, et quand il promettait on pouvait compter qu'il tiendrait parole.

A la fin de la semaine M^{me} Amadis et Esther partirent pour Paris dans une voiture que le duc conduisait lui-même, afin d'éviter toute révélation indiscreète.

Ce même jour le docteur, qui s'était procuré à Villeneuve-Saint-Georges une nourrice jeune et avenante, regagna son logis, emportant l'enfant entre ses bras.

Le soir, en couchant son nourrisson, la nourrice trouva dans les langes une enveloppe cachetée qu'elle remit au médecin. La suscription de l'enveloppe était ainsi conçue :

" Pour M. le docteur Leroyer "

Elle contenait douze mille francs en billets de banque et un mot de Sigismond qui fixait à ce

chiffre la rémunération annuelle à laquelle le docteur aurait droit.

M. Leroyer, fort touché de la libéralité du pair de France, serra les douze mille francs sans même en parler à Suzon, sa vieille servante.

Claudia n'avait point quitté l'auberge du *Cheval-Blanc* où Georges était venu la rejoindre.

Ils savaient qu'Esther, devenue folle, était rentrée à Paris en compagnie de M^{me} Amadis.

Ils savaient également que le fils de Sigismond avait été confié au médecin et grandirait dans sa maison.

Leur présence à Brunoy cessait d'être nécessaire, puisqu'il ne leur restait rien à apprendre.

Georges aurait voulu ne pas quitter le village avant d'avoir supprimé l'enfant qui leur avait échappé une première fois, mais Claudia Varni, selon son invariable habitude, fit prévaloir sa volonté.

— Quand l'heure sera venue, l'enfant disparaîtra, dit-elle, et cela sans risques pour nous... Compte sur moi, Georges, et garde-toi de douter de l'avenir que je te promets... Tu seras duc... tu seras pair de France... tu seras l'unique héritier de la fortune des la Tour-Vaudieu !

Une heure après, Claudia et le marquis quittaient pour n'y plus revenir, l'auberge du *Cheval-Blanc* et reprenaient le chemin de Paris.

Abandonnons-les pour un instant, et introduisons dans ce rapide résumé des faits accomplis antérieurement quatre personnages importants, dont trois au moins ne sont pas des inconnus pour nos lecteurs.

Nous voulons parler de Paul Leroyer, le neveu du médecin, d'Angèle, sa femme, et de ses deux enfants, Abel et Berthe.

Abel allait avoir cinq ans, Berthe trois, Angèle, leur mère, vingt-six à peine.

Paul Leroyer était mécanicien, élève des Arts-et-Métiers.

Ses aspirations, ses études, ses instincts surtout, faisaient de lui un inventeur, c'est-à-dire un de ces hommes que la misère et le désespoir attendent s'ils restent incompris, et qui, s'ils réussissent, marchent rapidement à la gloire et à la fortune.

Il n'appartenait point hélas ! à la catégorie des inventeurs heureux.

Il n'était pas compris

Dans les vastes ateliers installés par lui près du canal Saint-Martin, de nombreux ouvriers établis sur ses dessins et sous sa direction des machines merveilleusement combinées, mais dont le public, par conséquent les acheteurs, refusaient d'admettre le mérite.

La clientèle de Paul Leroyer était donc à tel point restreinte que lorsqu'une machine sortait de chez lui, le prix de revient était invariablement supérieur au prix de vente.

Les cent mille francs qui constituaient l'héritage paternel ne durèrent pas longtemps et Paul, ayant épousé par amour une charmante fille à peu près sans dot, se trouva près de la ruine et de la faillite !

Il espérait encore cependant, et non sans quelque apparence de raison, car il venait de mener à bien une invention capitale, une machine de premier ordre, utile, indispensable même à cent industries différentes qui trouveraient dans son emploi une fabuleuse économie.

Cette machine devait fonctionner devant une réunion de savants et d'industriels.

Au succès de l'expérience était subordonnée la commandite d'un capitaliste dont les billets de banque permettait d'exploiter sur une grande échelle l'invention triomphante.

Un accident survenu à la machine remit tout en question.

Il ne s'agissait à la vérité que d'un retard de quelques jours, mais le moyen d'attendre ?

Pour la réparation il fallait de l'argent et Paul Leroyer n'en avait plus...

Allait-il donc échouer au port ?

Où trouver les mille francs que la caisse ne contenait pas ?

Paul pensa à son oncle Leroyer qui s'était en toute occasion montré parfait pour lui, et courut à Brunoy.

La suite au prochain numéro

THEATRE ROYAL

SPARROW & JACOBS Propriétaires-Gérants

Semaine commençant lundi, le 13 Décembre. — Matinée tous les jours

Engagement du grand acteur dramatique, NEIL BURGESS, aide d'une excellente troupe dramatique.

Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi, Vendredi et Samedi soir, et matinées Lundi, Mercredi et Samedi.

VIM

Le plus grand succès de rire du jour, qui a eu 200 représentations à New-York. Ne manquez pas de voir la grande Scène du Cirque, y compris la Scène Mobile, avec Neil Burgess dans son Equitation étonnante, sur un vrai cheval vivant. Matinées de Mardi, Jeudi et Vendredi.

WIDOW BEDOTT !

ADMISSION 10, 20 et 30 cts

LES NOUVEAUTES

Comme le public cherche toujours à se renseigner avec exactitude sur les magasins de nouveautés qui lui offrent le plus d'avantages, tant sous le rapport de la beauté que sous celui de la valeur des marchandises, nous lui indiquons le magasin de

Mr. JOSEPH DAGENAI, 221, ST-LAURENT

Le visiteur ou l'acheteur sera certain de trouver là le meilleur assortiment possible en fait de nouveautés. Ils font une spécialité pour les

MANTEAUX DE DAMES

ET LES

HABILLEMENTS POUR MESSIEURS

Ils tiennent des marchandises de goût qu'on ne trouve pas ailleurs. C'est au public à en profiter.

GRANDS SACRIFICES

DANS LES

CHAUSSURES

Chaussures de tous genres, haute nouveauté et communes, confection supérieure à des prix extraordinairement bas.

Chaussures pour dames et enfants, une spécialité. Chaussures à ordre exécutées promptement par des mains habiles ; prix défiant toute concurrence.

Claques à 5 cents de bénéfice par paire.

CADEAUX DU JOUR DE L'AN !

Magnifiques slippers en velours à \$1

GRANDE SPÉCIALITÉ

Dans les chaussures pour hommes. Ouvrage en veau cousu à la main et de première classe pour \$2,50, à la maison

N. GAGNON,

895, rue Sainte-Catherine, Montréal

LOGEMENT ET RECEPTION

CARNAVAL 1887

Le comité de logement serait heureux de recevoir aussitôt que possible des personnes désirant recevoir des hôtes, avec ou sans pension, pendant le temps du prochain carnaval, leurs adresses et les conditions touchant les termes, etc., etc.

M. NOLAN DE LISLE,

Président.

89, rue St-François-Xavier, Montréal.

LA PLACE POUR SE PROCURER LES MEILLEURS THÉS ET CAFÉS

AVEC GARANTIE ET SATISFACTION EST CHEZ

GEORGE BRISTOL,

177, rue Saint-Laurent, Montréal